Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 51 (1906)
Heft: 3

Buchbesprechung: Bibliographie
Autor: F.F. / E.M. / Yersin

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

BIBLIOGRAPHIE

Le coup de grâce. — Epilogue de la guerre franco-allemande dans l'Est (avec sept cartes), par le général de PIÉPAPE, Paris 1906. Plon-Nourrit et Cie, éditeur.

Tout ce qui a trait à l'armée de l'Est intéresse plus spécialement le lecteur suisse. Le drame des troupes de Bourbaki s'est joué à notre frontière ; nous en avons vu le lugubre baisser de rideau; l'impression produite sur nos esprits est restée ineffaçable.

Le général de Piépape s'est avisé, — après quelques autres, — que l'heure était venue de reprendre cette page si triste de l'année terrible et, à la faveur du recul des événements, d'en tracer un récit définitif.

Il y a consacré un gros volume, point trop gros, sans doute, pour l'importance du sujet, mais peut-être pour les aperçus nouveaux qu'il renferme.

Notre premier mouvement a été de rechercher les sources consultées. Quels documents inédits l'auteur a-t-il exhumés ? Depuis longtemps tout semble avoir été dit sur l'armée de l'Est, tous les renseignements publiés, rassemblés, coordonnés. Pour être originale, la nouvelle coordination du général de Piépape devait porter sur les plus récentes publications. Quelles étaient-elles ?

Cette recherche préalable nous a un peu déçu. Les renvois de notes indiquent l'enquête parlementaire française, instruite au lendemain des événements ; l'ouvrage du grand Etat-Major prussien, qui n'a plus la prétention de la nouveauté; le volume de Jacqmin sur les chemins de fer de l'Est qui date de 1874; celui de Blume, dans sa traduction francaise, qui date de 1872; les volumes de Chuquet, parus voilà vingt ans bientôt; celui de Wengen, en Allemagne, encore plus ancien; Lehaucourt, qui a publié son récit en 1896. etc., etc. Rien qui soit postérieur à cette date, par même Kunz, l'un des plus récents, et qui, sur quelques points de détail, a pu rectifier les écrivains antérieurs, ce que le général de Piépape ignore totalement.

Toutefois, confiant dans sa préface, nous lui avons fait crédit d'originalité. Cette préface expose, en effet, qu'il ne faut pas chercher dans les renvois de notes les sources nouvelles auxquelles l'auteur a puisé. « Un séjour prolongé dans ces deux provinces (Bourgogne et Franche-Comté), écrit-il, m'a permis d'y recueillir des documents inédits. Je me suis appuyé aussi sur le témoignage des survivants de l'époque; j'ai consulté les généraux, les anciens officiers de la guerre, dont plusieurs n'ont pas voulu être nommés. Je respecterai leur réserve et me montrerai très sobre de citations, demandant au lecteur de vouloir bien faire crédit à l'historien de sa bonne foi. »

Nombreux sont ceux de nos lecteurs qui connaissent l'ouvrage du colonel Secretan, *L'Armée de l'Est* ; non peut-être parmi les plus jeunes ; la librairie produit avec une telle abondance, par le temps qui court, et la deuxième édition de l'ouvrage remonte à 1894. Que ceux donc qui ne l'auraient pas lu le lisent; rien ne leur donnera une idée plus exacte, à maints égards, du volume du général de Piépape. Les beaux esprits se sont rencontrés.

Le plan est le même. L'un et l'autre auteurs entrent en matière au moment où, après la défaite du général d'Aurelle devant Orléans, le gouvernement de la Défense nationale s'applique à reconstituer l'armée de la Loire.

Quand, le 20 décembre 1870, l'expédition dans l'est fut résolue, écrit le colonel Secretan, la situation militaire était très compromise déjà.

Huit cent quarante mille soldats allemands avaient passé le Rhin.

Le roi Guillaume de Prusse avait dressé à Versailles son quartier généralissime. Il avait à sa droite le général de Moltke, directeur de ses armées ; à sa gauche, le comte de Bismark, son conseiller politique.

La IIIe armée, sous les ordres du prince royal de Prusse, et l'armée de la Meuse que commandait le prince royal de Saxe, investissaient la capitale avec 150.000 hommes et un millier de bouches à feu... Durant combien de jours la grande ville résisterait-elle encore? Personne ne le savait... (p. 1 et 2.)

La même vision remplit l'esprit du général de Piépape au début de son étude :

Quand la campagne de l'Est fut résolue, le 20 décembre 1870, la situation militaire était très compromise : huit cent quarante mille soldats allemands avaient passé le Rhin. C'était une invasion formidable à laquelle seules pouvaient être comparées celles des hordes d'Attila, au cinquième siècle, ou des Anglais au quatorzième.

Le roi Guillaume de Prusse avait établi à Versailles, au palais de Louis XIV, son quartier généralissime. Il couchait dans le lit du Roi-Soleil. Il avait à sa droite M. de Moltke, l'éminent directeur de ses armées ; à sa gauche, M. de Bismark, l'inflexible guide de sa diplomatie...

La IIIe armée (prince royal de Prusse) et l'armée de la Meuse (prince royal de Saxe) investissaient la capitale avec 180.000 hommes et un millier de bouches à feu. Combien de jours l'immense ville était-elle capable de résister? Personne ne le savait (p. 24 et 25).

A part Attila, les Anglais du XIVe siècle et le Roi-Soleil, qui n'ont pas grand'chose à voir dans cette affaire, c'est bien la même inspiration.

Les deux auteurs examinent ensuite le plan de campagne et les commentaires qu'il leur dicte doivent répondre strictement à la vérité, sinon l'accord ne serait pas aussi intime entre leurs expressions.

La première idée de Gambetta avait été, comme on sait, une marche en coopération, du sud au nord, des deux armées de Chanzy et de Bourbaki, pour débloquer la capitale. Bourbaki avait reçu des ordres en conséquence; il devait se porter sur Montargis. Mais M. de Freycinet avait imaginé, sur ces entrefaites, la diversion vers l'Est.

Le colonel Secretan écrit :

Justement préoccupé du sort de Paris où les vivres allaient manquer avant qu'il fût longtemps, Gambetta hésitait à se lancer dans une entreprise aussi éloignée et pleine d'imprévus. Il objecta qu'il était trop tard, que l'opération (sur Montargis, *Red.*) était déjà en cours d'exécution et qu'il était fort difficile de l'arrêter. M. de Serres revint à la charge et obtint une première concession... (p. 30.)

Le général de Piépape écrit :

Surtout préoccupé du sort de la capitale, où les vivres vont manquer avant qu'il soit longtemps, Gambetta hésite à accepter une opération éloignée, pleine d'imprévus. Il objecte qu'il est trop tard et difficile d'interrompre le mouvement commencé. M. de Serres revient à la charge et obtient une première concession (p. 18).

Nous assistons ensuite à la constitution de l'armée ; nous apprenons à connaître ses chefs et ses soldats. Puis, nous passons à l'ennemi, et nous constatons d'emblée que si les appréciations du colonel Secretan et du général de Piépape concordent touchant l'armée française, elles ne concordent pas moins quand il s'agit des Allemands.

Le colonel Secretan écrit :

Dès le 20 décembre. le jour même où l'expédition du général de Bourbaki fut résolue, soit le général de Werder à Dijon, soit le général Treskow devant Belfort. soit enfin le grand état-major à Versailles furent avisés qu'une prochaine opération offensive se préparait. Quel était l'objectif du mouvement? Pendant plusieurs jours on ne fut pas fixé sur ce point.

D'après certaines indications, l'attaque devait partir de Lyon et de Besançon pour être conduite sur Belfort ou contre Langres ; d'après d'autres, c'était par Montargis et directement contre Paris qu'elle devait être entreprise.

Toutefois, dès le 21 décembre, des renseignements divers mais concordants dénonçaient au général de Werder une concentration de troupes aux environs de Besançon. Ils suffirent pour tenir en éveil l'état-major du XIVe corps.

... Le 24 décembre, une dépêche du général de Roeder, ministre d'Allemagne à Berne, communiquait au général de Treskow, etc., etc. (p. 117 et 118.)

Le général de Piépape écrit :

Dès le 20 décembre, le jour même où l'expédition de Bourbaki fut résolue à Bourges, Werder à Dijon, Treskow devant Belfort, de Moltke à Versailles, furent avisés qu'il se préparait nne prochaine opération offensive.

Quel était l'objectif du mouvement? Pendant plusieurs jours, on ne fut pas fixé sur ce point. D'après certaines indications, l'attaque devait partir de Lyon et de Besançon, pour être conduite dans les directions de Langres ou de Belfort. D'après d'autres, c'était par Montargis et directement contre Paris qu'elle devait être entreprise...

Le 21, des renseignements divers mais concordants, parvenus à Werder, lui dénonçaient une concentration adverse aux environs de Besançon, et suffisaient à tenir en éveil l'état-major du XIVe corps.

Le 24 décembre, une dépêche du général de Roeder, ministre d'Allemagne, à Berne, faisait savoir à Treskow, etc., etc. (p 40 et 41.)

Cela continue ainsi pendant presque tout le récit, qu'il s'agisse des premières opérations, du combat de Villersexel, des batailles sur la Lisaine, de la retraite sur Pontarlier, de l'entrée en Suisse. Pendant des pages entières, des chapitres même, les similitudes d'impressions se traduisent par d'extraordinaires similitudes d'expressions. Même s'il ne s'agit que de la pluie et du beau temps, le général de Piépape parle comme l'auteur de l'*Armée de l'Est*. Exemple :

Secretan, p. 293 :

La pluie tombait à torrent. Entourés de leurs états-majors et de leurs escortes, les généraux délibérèrent, tandis qu'à l'écart les officiers d'ordonnance attendaient, anxieux, ce qui allait sortir de ce débat décisif.

Piépape, p. 262 :

La pluie tombait à torrent. Entourés de leurs états-majors et de leurs escortes, les généraux délibérèrent, tandis qu'à l'écart les officiers d'ordonnance attendaient, anxieux, ce qui allait sortir de ce débat.

Secretan, p. 257 :

... Le temps était froid comme la veille, mais un épais bouillard couvrait toute la contrée et remplissait le vallon de la Lisaine, d'Héricourt à Montbéliard. Il ne se dissipa qu'à midi, balayé par un coup de vent du sud-ouest, en sorte que, pendant une partie de la matinée, les deux armées restèrent en présence sans se voir.

Piépape, p. 242.

Le temps est froid encore. Mais un épais brouillard couvre la contrée. Il remplit surtout le vallon de la Lisaine entre Héricourt et Montbéliard. Pendant une partie de la matinée, les deux armées restent en présence sans s'apercevoir.

S'agit-il d'une description, description du terrain, du paysage, ou d'une scène quelconque, le général de Piépape suit le colonel Secretan mot à mot. Exemple :

Secretan, p. 215 :

A quelques kilomètres en aval de Montbéliard, la Lisaine se jette perpendiculairement dans l'Allaine qui, venant de la frontière suisse et courant de l'est à l'ouest, forme fossé entre cette ville et le Jura.

Piépape, p. 222 :

A quelques kilomètres en aval de Montbéliard, la Lisaine se jette perpendiculairement dans l'Allaine qui, venant de la frontière suisse et courant de l'est à l'ouest, forme fossé entre cette ville et le Jura.

Autre exemple :

Secretan, p. 234 :

La route Besançon-Belfort qui devait le (Clinchant) mener à Héricourt passe entre le Bois-de-Tavey et celui des Communaux, traverse le village et le petit plateau de Tavey, contourne en s'abaissant la colline du Mougnot, puis descend au pont de la Lisaine où elle croise la route Montbéliard-Lure et, après avoir passé la ville, remonte sur la rive gauche entre le Mont-Vaudois et le Salamon pour gagner Argesians puis Belfort, distant d'Héricourt de dix kilomètres.

Piépape, p. 232 :

La grande route de Belfort, venant de Besançon et Arcey, qui devait le mener à Héricourt, court entre le bois de Tavey et celui des Communaux, traverse le village et le plateau de Tavey, contourne, en s'abaissant, la petite colline du Mougnot, puis descend au pont de la Lisaine, où elle croise la route de Montbéliard à Lure. Après avoir franchi la ville, elle remonte sur la rive gauche, entre le Mont-Vaudois et le Salamon, pour gagner Argesians, puis Belfort, distant d'Héricourt de dix kilomètres seulement.

Pour le colonel Secretan, c'est le plateau de Tavey qui est petit; pour le général de Piépape c'est la colline du Mougnot; mais à ce détail près, ils sont d'accord littéralement.

Autre exemple encore tiré du récit de l'entrée en Suisse :

Secretan, p. 555 :

Dès que le moindre arrêt se produisait dans la colonne, c'était de la queue à la tête une irrésistible poussée... Les troupes les premières entrées durent marcher jusqu'au soir, pour évacuer les routes et permettre à la queue d'avancer. Les plus fatigués, les plus misérables, exténués, tremblant la fièvre, s'accroupissaient ou tombaient au bord du chemin, inertes, insensibles à tout, incapables d'agir, à peine de parler. La pitié publique relevait ces moribonds. On en remplissait les étables et les granges, et, plus bas, dans la plaine, les infirmeries, les écoles, les églises. Les populations, échelonnées le long des routes, faisaient de leur mieux pour soulager tant de misères.

Piépape, p. 453 :

Dès que le moindre arrêt se produisait dans la colonne, c'était de la queue à la tête une irrésistible poussée. Les premières troupes entrées durent marcher jusqu'au soir pour dégager les accès. Les hommes les plus exténués, tremblant de fièvre, s'accroupissaient ou tombaient au bord de la voie, insensibles à tout, incapables d'agir, à peine de parler. La charité publique relevait ces moribonds. On en remplissait les étables, les granges, et, plus bas, dans la plaine, les écoles, les églises, les infirmeries. Les populations s'échelonnaient à leur rencontre, sur le parcours.

Les récits de combat sont aussi les mêmes. Exemple :

Secretan, p. 281 :

D'épais taillis séparent les combattants, les coups de fusil partent de toutes parts, on s'aborde, on se prend corps à corps. Mais les Français sont les plus nombreux et tiennent ferme. Il fait si sombre qu'amis et ennemis ont peine à se reconnaître. Les Allemands n'avancent pas. Le major Jacobi, gravement blessé, remet le commandement à son camarade von Lane. La mêlée est générale, etc.

Piépape, p. 255 :

D'épais taillis séparent les combattants, des coups de feu partent de tous côtés. On s'aborde, on se prend corps à corps. Mais les nôtres sont les plus nombreux et résistent opiniâtrement. Il fait si sombre qu'amis et ennemis ne peuvent se reconnaître. Les Allemands ne progressent pas. Leur major Jacobi, gravement blessé, remet le commandement à son camarade von Lane. La mêlée est générale, etc.

Même les appréciations des situations militaires qu'exprime le colonel Secretan, le général de Piépape les fait siennes. Un des premiers, parmi les écrivains de langue française, le colonel Secretan rompant avec l'opinion en cours en France, estime que le combat de Villersexel constituait pour Bourbaki un simple succès tactique. Le général de Piépape le répète, et cela dans les mêmes termes. A page 485, il copie ce que le colonel Secretan avait écrit à p. 583 de l'*Armée de l'Est* : « La France a fêté Villersezel comme une victoire. C'était un succès tactique. Mais, dès le lendemain, l'armée de l'Est était irrémédiablement perdue. »

Autre exemple :

Secretan, p. 581 :

Belfort n'avait pas besoin de secours, la délivrance de la place ne pouvait influer en rien sur la marche générale des événements.

Le seul plan rationnel était celui du général Chanzy : la marche concentrique des trois armées sur Paris pour sauver la capitale en détruisant l'armée ennemie. Là était l'objectif et le vrai champ de bataille de la France envahie.

Piépape, p. 484 :

Belfort n'avait pas besoin de secours, et la levée du siège eut été sans influence décisive sur la suite générale des événements. Le plan de Chanzy, qui consistait à marcher concentriquement avec trois armées, pour sauver la capitale, était plus rationnel... C'est autour de Paris qu'il fallait chercher le vrai champ de bataille de la France envahie.

Encore un exemple, à propos des combats sur la Lisaine.

Secretan, p. 300 :

Dans l'armée française, les ordres avaient été donnés en termes tels qu'ils dispensaient dès le début de tout effort suprême les trois corps d'armée de l'aile droite et du centre devant Montbéliard et Héricourt et subordonnaient tout à l'action de l'aile gauche. Les opérations du 15 janvier, sorte de reconnaissance générale des positions ennemies, avaient démontré nettement que le plan général de l'attaque était rationnel et adapté au terrain, mais que si on n'avait pas abouti du premier coup, c'est que l'effort contre l'aile droite allemande, à Etobon et Chenebier, n'avait été ni bien acheminé, ni

Piépape, p. 268 :

Les ordres de Bourbaki, ou plutôt de Leperche étaient donnés en termes tels qu'ils dispensaient de tout effort suprême les trois corps d'armée de l'aile droite devant Montbéliard et Héricourt. Ils subordonnaient tout à l'action de l'aile gauche...

Les opérations du 15 janvier, sorte de reconnaissance des positions ennemies, avaient démontré nettement que le plan général de l'attaque était rationnel, justement adapté au terrain, et que, si l'on n'avait pas abouti du premier coup, c'est que l'effort contre l'aile droite allemande, à Etobon et à Chenebier, n'avait été ni bien ache-

assez vigoureusement soutenu. Or, le lendemain matin, la situation était restée exactement ce qu'elle était la veille au soir, etc.	miné, ni assez vigoureusement soutenu... Or, le lendemain matin, la situation était exactement la même que la veille au soir, etc.

Les citations de ce genre pourraient être multipliées; il y en aurait de quoi remplir deux livraisons de la *Revue militaire suisse*. Les pages 61 et 62 du colonel Secretan se retrouvent à la page 17 du général de Piépape; la page 70 à la page 26; les pages 77 et suivantes aux pages 30 et suivantes et de longs passages des pages 86, 87, 89, 90 aux pages 28 et 29; les pages 83 et 84 sont en partie recopiées à la page 34; les pages 112, 113, 114, etc., aux pages 37, 38, 39 et suivantes. La page 116 donne lieu à une faute typographique à la 12e ligne de la page 46 du général de Piépape; cette faute exceptée, les termes sont les mêmes pour la moitié de la page. Les pages 59 et suivantes du général de Piépape font des emprunts aux pages 123 à 127 du colonel Secretan. Ce n'est pas dans l'*Armée de l'Est* qu'a été copié le récit du combat de Châteauneuf, toutefois les premiers alinéas du chapitre IV, page 77, appartiennent aux pages 316 et 317 de ce volume. Cette page 317 et celles qui suivent fournissent aussi leur matière aux pages 119 à 122 du général, et les pages 122, 123, 128 et 129 aux pages 130 à 132. Le récit de la bataille de Villersexel rappelle à s'y méprendre celui du colonel Secretan, à cette différence que ce dernier ayant commencé par l'aile droite, son fidèle imitateur commence par l'aile gauche. A comparer entre autres la page 166 de l'*Armée de l'Est* à la page 180 de *Le coup de grâce*, la page 169 à la page 183, les pages 173 et 174, aux pages 185, 186 et 187. Comparer pareillement, dans le récit du combat d'Arcey, la page 191 à la page 202, la page 188 à la page 203, et de nombreux passages des pages 197, 199, 201 à 203, 209 et 211 aux pages 206 à 211. Le hasard, qui a ses ironies, a introduit quelquefois les mêmes passages sous les mêmes pages. C'est le cas d'un fragment de la page 142, de la page 211, de la page 230.

Même imitation manifeste pour le récit du combat d'Héricourt et celui de la retraite de Bourbaki sur Besançon; la page 349 du colonel Secretan est reportée à la page 272 du général de Piépape; la page 350 à la page 281; les pages 353, 354, 355, aux pages 283, 284, 285; la page 366 à la page 291, la page 364 à la page 292, la page 367 à la page 293.

Nous ignorons à qui le général de Piépape a emprunté son chapitre XII, *Le général Rolland*, mais le chapitre XIII, *Garibaldi à Dijon*, p. 313 à 336, est en majeure partie une répétition des pages 329 à 344 et 394 et suivantes de l'*Armée de l'Est*. Au chapitre XIV, *Manteuffel*, p. 337 à 348, l'*Armée de l'Est* procure des passages fort longs quelquefois de ses pages 188, 191, 192, 194. 305 à 313, 315; au chapitre XV, p. 371, 373 et 375, elle procure les pages 434, 435, 442 et 444.

Pour son chapitre XVI, le général de Piépape n'est pas moins redevable au colonel Secretan. Mais c'est le chapitre XVIII, et plus encore le chapitre XIX, *Convention des Verrières*, qui détient le record. Ce chapitre compte 20 pages; quatre seulement ne sont pas tirées de l'*Armée de l'Est*; les seize autres sont une copie presque textuelle. Ici encore, la principale différence réside dans une erreur du typographe: le lieutenant-colonel Siber, premier adjudant du général Herzog, devient le lieutenant-colonel Liber.

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre,

a dit le poète. Le général de Piépape semble d'un autre avis. Il boit dans le verre de son voisin. Même les sources qu'il prétend avoir consultées, paraissent ne l'avoir été qu'à travers l'ouvrage de M. Secretan. Ce sont toujours les mêmes documents et les mêmes auteurs, ouverts à la même page, cités de la même façon et dans les mêmes circonstances. La seule source qu'il

ne cite pas est celle qu'il a mise constamment à contribution : *L'armée de l'Est*. Elle alimente tous ses chapitres, toutes ses pages presque ; mais indiquée, elle ne l'est jamais.

La langue française possède un terme pour exprimer cette façon de s'approprier les productions d'autrui.

Et ceci nous ramène à cette phrase déjà reproduite de la préface du général de Piépape : « Je me montrerai très sobre de citations, demandant au lecteur de vouloir bien faire crédit à l'historien de sa bonne foi. »

Très sobre de citations, il l'a été et pour cause. Quant au crédit, nos lecteurs jugeront s'il est mérité. F. F.

El problema del reclutamiento en Espana, par le lieutenant-colonel d'état-major Don Pio Suarez Inclan, ancien professeur à l'Ecole supérieure de guerre. Un volume de 251 pages.

Ce n'est pas une note bibliographique qu'il faudrait consacrer à cet ouvrage, qui contient un nombre infini d'idées toutes plus originales les unes que les autres, en sorte qu'on ne saurait vraiment lesquelles retenir comme étant les plus dignes d'être commentées. Il faut lire tout le livre et le lire avec la plus grande attention : on constate ainsi, à chaque instant, que l'auteur a eu soin d'enchaîner son raisonnement de manière à rendre malaisés à la critique les moyens de réfuter des opinions émises avec la plus profonde conviction et qui reposent sur une étude, on ne saurait plus complète, des questions qui se rattachent au recrutement des armées. Le lieutenant-colonel Suarez Inclan est un officier doublé d'un savant. Dans ses thèses, on trouve autant de sentiment patriotique et de bon esprit militaire que de souci pour la vérité scientifique.

Nous savons combien, en Espagne, est brûlante et actuelle la question de l'établissement du recrutement militaire sur de bonnes bases. Ce livre, que nous venons d'avoir tant de plaisir à lire, peut être décisif. Et il ne doit pas rester dans les limites de l'intérêt national, car nous vivons à une époque où se fait partout sentir l'actualité du problème qui tend à mettre d'accord les institutions militaires et l'esprit nouveau des peuples. L'ouvrage de l'officier si distingué qu'est le lieutenant-colonel Suarez Inclan est digne, par conséquent, d'attirer l'attention générale. Nous adressons à l'auteur nos plus sincères félicitations. X.

La Russie et l'alliance anglaise, Etude historique et politique, par Nicolas Notovitch. Un vol. in-8°. Paris, 1906. Plon-Nourrit et Cie, imprimeurs-éditeurs.

L'auteur soutient cette thèse que l'alliance de la Russie et de l'Angleterre est une alliance naturelle. Elle est naturelle, parce que les besoins des deux puissances n'étant pas les mêmes, elles n'ont aucun motif de se jalouser, et que n'étant pas en voisinage étroit, elles ne risquent pas de se contrarier.

L'auteur tend, au surplus, à prouver que cet accord naturel a été pratiqué, avec des intermittences nées uniquement de malentendus, depuis Ivan le Terrible jusqu'à la guerre de Crimée, et que si ces malentendus ont pris naissance, la faute en est exclusivement à l'Angleterre qui n'a jamais voulu se rendre un compte suffisant de l'extrême désintéressement du tzar.

La thèse de l'alliance peut se soutenir, c'est certain. Celle du désintéressement des tzars sur laquelle M. Notovitch l'étaye est plus sujette à caution. Ce désintéressement n'a pas paru jusqu'ici la vertu dominante de la diplomatie moscovite, et ce n'est pas en le pratiquant que l'empire d'Ivan est devenu celui de Nicolas II.

D'une façon générale, M. Notovitch, dans nombre de ses pages, donne

trop libre carrière à ses sentiments et à ses passions, pour imprimer à son ouvrage le caractère d'une œuvre de patiente et impartiale recherche historique. F. F.

Joliclerc, volontaire aux armées de la Révolution. Un vol. in-16 de 256 pages. Paris, Librairie académique Perrin, 1905. Prix 3 fr. 50.

Ces lettres d'un caporal, devenu fourrier, ne manquent pas de saveur et d'intérêt. Je ne sais si, au point de vue militaire, elles apprennent grand'chose; mais c'est un document historique et psychologique qui n'est pas dépourvu de valeur, tant s'en faut. Aussi devons-nous savoir gré à M. Etienne Joliclerc, arrière-neveu du bonhomme, d'avoir publié ce qu'on a pu retrouver de sa correspondance. C'est peu, à la vérité, car c'est seulement ce qui se rapporte à une période fort courte (1793-1796), et, tout fourrier qu'il fût, notre volontaire n'aimait pas beaucoup écrire, semble-t-il.

La matière est donc un peu mince. Les notes de l'éditeur l'ont corsée, et, au surplus, M. Funck-Brentano a mis en tête du volume une copieuse introduction qui ne tient pas moins de 80 pages et où il est question des bataillons de volontaires, des femmes parmi les volontaires, des costumes des volontaires, c'est-à-dire de diverses choses qui sont assez en dehors du sujet. Mais tout cela est conté avec agrément par un érudit qui sait mettre l'histoire à la portée des gens du monde et la rendre attrayante.

Ajouterai-je que huit gravures tirées de la collection de M. Gabriel Cottreau apportent au texte l'agrément d'une illustration qui ne manque pas, elle non plus, de saveur et d'intérêt?

E. M.

Tous les Sports, par Raoul Fabeus. Paris, Armand Colin. 1906.

Excellent petit volume. L'auteur ne s'est pas, comme la plupart de ses devanciers, perdu à propos de chaque sport dans des considérations historiques interminables. Il s'est contenté de nous donner des indications précises sur chacun de ceux qu'il a examinés, nous renseignant sur la nature de l'entraînement qu'ils exigent, sur les divers règlements des championnats, et lorsqu'il s'agit de courses, sur la préparation des pistes. Enfin nous le louerons d'avoir joint à son texte des gravures très nettes, très expressives et suffisamment nombreuses. E. M.

Sudwestafrika. Land und Leute. Unsere Kämpfe, Wert der Kolonie. Vortrag gehalten in einer Anzahl deutscher Städte, von Oberst v. Deimling, Abteilungschef im grossen Generalstab. Avec une carte générale. Berlin, 1906. Verlag von R. Eisenschmidt. Dorotheenstrasse, 70. Prix, franco, 60 pf.

Le colonel v. Deimling a commandé un régiment dans le protectorat allemand du sud-ouest africain. Il parle donc de choses vues et vécues. D'autre part, la conférence que reproduit sa brochure ne s'adresse pas à des techniciens, à des militaires, mais au grand public des deux sexes. Si donc il résume l'histoire des opérations de guerre dont la colonie fut le théâtre, c'est moins pour en tirer des conclusions d'art militaire, que pour fournir un aperçu des conditions dans lesquelles l'expédition a déroulé ses longues péripéties. Ce récit ne forme d'ailleurs qu'un des chapitres de son exposé; il est encadré entre deux autres qui traitent, l'un du pays et de ses habitants, l'autre de la valeur que représente pour l'Allemagne sa colonie de l'Afrique sud-occidentale.

Le colonel v. Deimling ne saurait admettre que les longs efforts auxquels il a personnellement participé ne procurent à son pays qu'une satisfaction morale. Il reconnaît que la colonie est loin de constituer une con-

trée découlante de lait et de miel, mais il conteste qu'elle justifie le pessimisme qui règne à son égard en Allemagne. Les colonies sud-africaines des Anglais ne valaient guère mieux au moment de leur établissemeut. Aujourd'hui, elles sont d'un rapport assuré. C'est que les Anglais savent qu'il faut semer pour récolter. « Nous autres Allemands, nous prétendons tout tirer de nos colonies sans y vouloir rien semer. » Le colonel v. Deimling encourage donc ses compatriotes à prendre sérieusement en considération les exigences de la colonisation; ils peuvent être persuadés qu'avec des colons aptes aux travaux et possédant l'esprit d'économie, la colonie sud-africaine récompensera les sacrifices consentis pour elle. F. F.

Aspern, par le major d'état-major autrichien Maximilien Hœhn. Brochure de 113 p. Vienne 1906. C.-W. Stern, éditeur.

C'est une bonne monographie de cette célèbre bataille d'Aspern, qui mit aux prises les deux plus grands généraux du XIXe siècle, Napoléon et l'archiduc Charles d'Autriche.

Dans la première partie, qui présente un intérêt plus stratégique que tactique, on voit l'armée autrichienne franchir la ligne de l'Inn dans l'espoir de profiter des embarras de Napoléon en Espagne et d'accabler les corps français et allemands cantonnés sur le Danube supérieur et dans les environs de Ratisbonne. Mais les mouvements sont lents et mal coordonnés. Une rapide concentration des Français s'oppose à cette attaque et dans les combats autour d'Eggmühl, les Autrichiens sont contenus et bientôt repoussés. L'archiduc Charles se retire en Bohême et prend position à Cham, dans l'attente que Napoléon viendra l'y chercher.

Mais celui-ci marche droit sur Vienne, dont il s'empare après un semblant de résistance. L'empereur espérait que les Autrichiens lui offriraient la paix. Bientôt il peut se convaincre que tant qu'elle aurait des forces organisées la dynastie des Habsbourg continuerait la lutte. Napoléon cherche donc à joindre l'archiduc.

Ce dernier, pour couvrir Vienne, s'était porté de Cham sur la position du Bisamberg, en face de Vienne, sur la rive gauche du Danube. Dans l'état-major autrichien, on avait peine à croire que, malgré son audace, Napoléon tentât le passage du Danube avec l'ennemi en face de lui et risquât une bataille avec le fleuve dans le dos. Cette éventualité admise, il restait encore à savoir quel serait le point de passage choisi par les Français. Et, il y a là, à mon sens, des pages du plus grand intérêt, où l'auteur expose les hésitations de l'archiduc sur la conduite à tenir, illustration nouvelle de ces fortes paroles de Clausewitz : « Qu'à la guerre tout se meut dans le brouillard de l'incertitude. »

Bientôt, il n'y a plus de doute, les Français franchissent le fleuve en face d'Aspern, en s'aidant de l'île de Lobau. L'établissement des ponts est retardé par le manque de matériel, et rendu plus difficile encore par de violentes crues du Danube « qui veut défendre le sol sacré de la Patrie ». L'archiduc en profite pour se porter sur les Français et les accabler pendant qu'ils sont coupés par le fleuve. De cette rencontre naît la sanglante et glorieuse bataille d'Aspern, où après des prodiges de vaillance de part et d'autre, les Français sont battus et obligés de se retirer dans l'île de Lobau.

Ce récit, plein de faits d'un patriotisme réconfortant, montrent toute la valeur des bonnes troupes autrichiennes qui, bien commandées, infligèrent un premier échec au héros jusque-là invincible et ranimèrent en Europe l'espoir des peuples courbés sous sa domination.

Maj. Dr YERSIN.

Lausanne. — Imp. Corbaz & Cie